

LE CANAL DE NANTES A BREST, UN TRAVAIL DE BAGNARD

IL YA PRÈS DE DEUX CENTS ANS, 4500 BAGNARDS SONT MOBILISÉS EN CENTRE-BRETAGNE POUR CREUSER LE CANAL QUI DOIT RELIER NANTES A BREST. UNE OEUVRE GIGANTESQUE, MÉMORISÉE PAR UN MUSÉE INAUGURÉ L'ÉTÉ 2019 À GLOMEL, QUE NOUS RACONTE JEAN KERGRIST

Par MAGALI MICHEL Extrait du magazine BRETONS octobre 2019 N ° 157

La première cohorte de condamnés arrive au printemps 1823. "Ce jour-là, les miséreux de l'intérieur de la Bretagne regardent passer les condamnés dépenaillés arrivant de Belle-Île. Sept gendarmes encadrent trente-deux soldats déserteurs", raconte Jean Kergrist. Ces enfants du siècle ont 20 ans en 1823. Et la nostalgie impériale. Tous sont déserteurs de l'armée royale. Par fidélité à l'Empereur, ils ont refusé de s'engager sous la bannière de Louis XVIII, combattant en Espagne. Le bataillon bonapartiste a mauvaise mine. A la première occasion, les soldats poussent un cri interdit : "Vive l'Empereur 1" Ces fortes têtes agitées portent un habit brun. Ils sont à peine arrivés que la révolte éclate. Avec tentative d'incendie. Les gendarmes sont débordés. Cinq bagnards finissent au mitard. Ce n'est que l'entrée en matière d'une décennie ponctuée de turbulences, d'évasions et de punitions. Une évasion phénoménale marque ces annales.

En août 1830, 550 condamnés s'échappent du camp en apprenant l'insurrection des Trois Glorieuses, les journées révolutionnaires parisiennes du mois précédent. Des milices s'organisent pour poursuivre les fuyards. Le gros de la troupe, 200 bagnards, file sur Pontivy. Les mutins espèrent obtenir des papiers en règle de l'autorité militaire. Car "ces bagnards sont des objecteurs", avertit Jean Kergrist. Ces fidèles bonapartistes échoués au rivage de la Restauration monarchique n'ont rien à voir avec les condamnés de Brest, héritiers des galériens. "Ce sont des cousins d'un type différent", rectifie l'écrivain-comédien, qui a fouillé les archives briochines pour exhumer la vraie histoire de ces prisonniers politiques et tordre le cou aux traditions orales qui les assimilent à tort à des criminels condamnés de droit commun. "Mon idée, c'était de réhabiliter un peu leur mémoire. Et de les considérer pour ce qu'ils étaient", souligne avec tendresse cet ancien antimilitariste, qui renvoya son livret militaire dans sa jeunesse. En 1842, pour la première fois, une péniche transite de Nantes à Brest par voie fluviale. L'embarcation traverse le cœur de l'Armorique. Voilà la Bretagne désenclavée de l'intérieur. Et au milieu coule une artère... On doit cette ligne de vie au labeur de ces milliers de bagnards mobilisés sur un chantier pharaonique. Il se tint du côté de Glomel pendant neuf ans, entre 1822 et 1833. L'aventure humaine de cet ouvrage historique aurait pu tomber dans l'oubli sans l'investigation opiniâtre de cet enfant du pays, intrigué par le soupçon de mystère qui semblait perler dans la voix de son père à l'évocation des bagnards du canal. Parti éclaircir la rumeur, Jean Kergrist rend aux bagnards ce qui est aux bagnards et à ces lieux leur émouvante histoire de boue et de fureur, au travers de deux livres : Les Bagnards du canal de Nantes à Brest et Bagnards en cavale, tous deux aux Éditions des montagnes Noires. Aux abords de la maison éclusière de Pont ar Len, en bordure de l'idyllique canal, véritable paradis de nature, impossible d'imaginer une bouche des enfers deux cents ans plus tôt.

Les souliers remplacés par des sabots

Leur labeur va transformer la Bretagne intérieure. "La Sibérie de la Bretagne n'offre guère que le spectacle de la misère", rapportait la plume d'oie de la commission d'experts venus préparer le chantier un an auparavant en 1822. Loin des routes desservies par les diligences, au sud-ouest du département des Côtes du Nord, aux confins des montagnes Noires et des monts d'Arrée, la "grande tranchée" va permettre aux deux bassins versants de l'Aulne et du Blavet d'être raccordés. A 184 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce bief culminant est le passage obligé des eaux du futur canal. Les bagnards vont le creuser à la force de leurs bras. En veste à col noir, les militaires réfractaires creusent les pieds dans la boue et dans l'eau qui ruisselle. Leurs souliers sont rapidement remplacés par des sabots de bois mieux adaptés à l'humidité du terrain. Équipes de pelles, de pioches et de hottes, les soldats excavaient manuellement trois millions de mètres cubes d'argile schisteuse pour percer une impressionnante

tranchée, profonde de vingt-trois mètres et large de dix mètres. "C'est l'équivalent en volume de la pyramide de Khéops 1", souligne Jean Kergrist. Pendant neuf ans, l'entreprise mobilise des milliers d'hommes. L'écrivain a retrouvé 4 500 matricules. Et la trace de centaines d'ouvriers libres venus s'embaucher sur le chantier et, parfois, y faire fortune.

Un litre de vin cul sec le matin

En quelques mois, une petite ville provisoire pousse dans la lande humide de Lann Perran. Un camp de réclusion éphémère est improvisé sur un promontoire débusqué à proximité de la grande tranchée par l'ingénieur Lecor, le chef d'orchestre du chantier. C'est sur cette butte, recouverte aujourd'hui de maïs, que logent 7 500 bagnards dans une éco construction avant l'heure, en bois, paille et torchis. Jean Kergrist a reconstitué la maquette au 1/40e de ce rectangle abritant gendarmes et forçats, cuisine, chapelle et infirmerie sous un climat qu'il qualifie de "temps à fumier". Les bagnards s'entassent dans des dortoirs. Ils couchent dans des hamacs superposés. Le paludisme - la "fièvre intermittente", comme on l'appelle alors - est traité avec un litre de vin à ingurgiter cul sec le matin. Des épidémies régulières déciment les condamnés et leurs gardiens. 213 hommes laissent leur peau dans les brouillards de cette "Sibérie de la Bretagne". Et, pourtant, aucun des bagnards n'est Breton.

"Ces déserteurs militaires", précise Jean Kergrist, renseigné par la liste des morts, "provenaient de toutes les régions de France, et surtout de la Saxe, du Bade-Wurtemberg et du Jura suisse où Napoléon avait recruté large de bons guerriers. Les déserteurs bretons, on les envoyait sur des chantiers similaires sur le canal du Berry ou le canal de Niort à La Rochelle"

Deux protagonistes bretons s'illustrent toutefois dans cette saga titanesque. Le premier s'appelle Lecor. Cet ingénieur brestois a fait de son mieux pour aménager la vie du camp de Glomel et gérer les moindres détails du chantier. Le second se nomme Charles Beslay. C'est le jeune entrepreneur qui parvint à maîtriser les mutins de la grande évasion de l'été 1830. L'année suivante, par gratitude, les Pontivyens l'élisent député sans même qu'il se soit porté candidat. Et c'est ainsi qu'un patron Costarmoricain fait ses premiers pas à l'Assemblée nationale, début d'une carrière politique qui défraie la chronique jusqu'à la Commune de Paris aux côtés de Proudhon et de Blanqui. La silhouette des bagnards s'évapore en 1832.

En trois jours, le camp se vide sur fond d'épidémie de choléra. Les ateliers de Glomel sont transférés au fort de Quélern, dans le Finistère. Après le déménagement des bagnards, le camp est rasé. Même les tombes, sans doute des fosses communes, disparaissent des cimetières. Plus une trace des bagnards. L'amnésie succède à l'oubli. "Pas un monument portant le nom de ces hommes morts au camp d'honneur", regrette Jean Kergrist. Cette page de l'histoire militaire tombe aux oubliettes de la Grande Muette. "Les camps militaires ont très peu fait l'objet d'études", observe notre détective. Et puis, l'histoire achève d'ensevelir la geste des déserteurs.

Le canal terminé en 1842 est rapidement supplanté par le chemin de fer naissant. Le transit fluvial périclité. "Et, comme par hasard, Brest ne sera plus jamais bloquée par les Anglais l", rappelle Jean Kergrist. Ironie du sort, le canal conçu à l'origine par Vauban, gouverneur de Brest en 1690, pour se défendre de l'ennemi héréditaire ne cesse aujourd'hui d'attirer les Anglais. "La Bretagne intérieure est devenue terre de prédilection des migrants britanniques", s'amuse Jean Kergrist, qui partage avec eux un faible pour la poésie absolue de ce ruban liquide au cœur de la Bretagne.